

## LA RECHERCHE FREUDIENNE

Petit Discours de la Méthode à l'usage de la Recherche en psychanalyse

[Paul-Laurent Assoun](#)

Association Recherches en psychanalyse | « [Recherches en psychanalyse](#) »

2004/1 n° 1 | pages 49 à 63

ISSN 1767-5448

ISBN 2847950303

DOI 10.3917/rep.001.0049

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse1-2004-1-page-49.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Association Recherches en psychanalyse.

© Association Recherches en psychanalyse. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# La recherche freudienne\*

Petit Discours de la Méthode à l'usage  
de la Recherche en psychanalyse

Paul-Laurent Assoun

Il faut être « sanguin dans l'essai, critique dans le travail<sup>1</sup> ». Il est arrivé à un chercheur assez particulier, puisque connu au titre de créateur de la psychanalyse, de définir en ces termes vigoureux ce à quoi engage l'acte de recherche, dans le champ auquel il a donné sa consistance (et au-delà de celui-ci).

En ces quelques mots, à l'orée de son trajet, ce qui est défini est rien moins que la posture subjective propre à la recherche, contribution à la question : « qu'est-ce qu'un chercheur ? » Point de meilleur abord de la question de la recherche que de méditer ce « conseil » en forme de constat, afin de se confronter à la question inaugurale de notre propre effort de penser collectif : quel sens donner au mot « recherche », en soi et appliqué à la psychanalyse ?

Quelle signification a le mot « recherche » accolé à « la psychanalyse » ?

Peut-être la conjoncture est-elle propice à ressaisir, par une mise en suspens des « préjugés » sur la question, ce que l'on peut tenir pour une espèce d'esquisse de « Discours de la méthode », entendons des principes, voies et moyens du savoir analytique dans le rapport à son acte, sachant que ce savoir en acte est en situation de fondation permanente.

## RECHERCHE EN PSYCHANALYSE

Soit donc la psychanalyse comme lieu – recherche « en » psychanalyse.

---

(\*) Nous citons les textes de Freud d'après les *Gesammelte Werke*, Fischer Verlag en retraisant les passages concernés.

1. S. Freud, lettre à Martha Bernays du 21 avril 1884, in S. Freud, *Correspondance*, Gallimard, p. 161.

*Recherches en psychanalyse*, 2004, 1, 49-63.

Quel genre de « milieu » est « la psychanalyse » pour donner lieu à *de la* recherche ? Revenir à l'acte inaugurateur est requis, dans la mesure où le nommé Freud est le premier chercheur en psychanalyse, celui qui a le sentiment précis d'avoir découvert la « source du Nil »<sup>2</sup> : c'est à lui en effet que revient l'idée que l'« hypothèse de l'inconscient » ouvre une recherche dont « la beauté intellectuelle »<sup>3</sup> le saisit à l'origine, en pleine « auto-analyse », au point qu'il renonce à en donner « la moindre idée » à son plus proche correspondant. Revenir à son acte impose de comprendre à quoi il engage dans le présent, à quoi on s'engage, dès lors que l'on travaille dans l'après coup de cet acte, dans son sillage et son sillon. Il faut se mesurer à la question en son abrupt pour lui donner son plein tranchant – tant il est essentiel, en bonne éthique freudienne, de « ne pas céder dans les mots », sous peine de céder tôt ou tard « dans la chose »<sup>4</sup>.

Soit donc ce mot « recherche » : au-delà du label et de la rubrique à laquelle il sert de référence nominale, en quoi, à quoi nous engage-t-il donc, eu égard à la psychanalyse ? C'est aussi la question du lieu de la recherche, dès lors que la psychanalyse est doublement domiciliable, à l'Université... et en elle-même – sauf à déterminer la nature de ce *lien à soi*, qui définit le savoir analytique. Il faut bien en effet s'aviser que la psychanalyse est chez elle dans son « champ », et c'est depuis ce lieu qu'elle se déplace, fécondant les champs voisins<sup>5</sup>.

## À LA RECHERCHE DE « LA RECHERCHE »

Partons des évidences des mots, pour en situer le point d'opacité.

Rechercher, c'est certes chercher, c'est-à-dire s'efforcer de trouver, de découvrir ou de retrouver (« quelque chose » ou une chose quelconque). On cherche donc quand on s'efforce de se procurer ce que l'on n'a pas encore, mais plus concrètement ce que l'on a égaré ou perdu. Tel est le chercheur, qu'il traque un objet précieux – l'or ou le savoir ! L'« avis de recherche » prend acte d'une disparition que l'on suppose et espère provisoire et réversible. On peut noter dès alors que l'objet de la recherche n'a pas d'être autre que celui de la perte, mais c'est une perte qui, au lieu d'ouvrir quelque mélancolisation – quoique l'on ait depuis Aristote, et non sans raison, situé l'homme de savoir du côté de la mélancolie – pousse au travail. La recherche (et son chercheur) ne pose donc pas son objet devant elle – sauf en ses « poses académiques » qui n'ont plus guère à voir avec un désir de chercheur –, elle *se* met à *sa* recherche. D'où l'étrange alliage de résolution, de détermination dans son effort et d'aveu-

2. Lettre à Wilhem Fliess commentée dans notre *Psychanalyse*, P.U.F., 1997, pp. 121-122.

3. Lettre à Wilhelm Fliess du 3 octobre 1897, in *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F., p. 194.

4. S. Freud, *Psychologie collective et analyse du moi*, ch. IV, G.W. XIII, p. 99.

5. Sur cette notion d'essor transdisciplinaire, cf. notre *Freud et les sciences sociales. Psychanalyse et théorie de la culture*, Armand Colin, « Cursus », 1993.

blement dans son but. Ce qu'exprimait Freud en affirmant (sous la référence à Cromwell, comme en un cousinage entre l'homme de recherche et l'homme d'action) que « l'on va beaucoup plus loin, quand on ne sait pas où l'on va »... Ou bien en effet l'on s'égaré définitivement, ou bien l'on découvre quelque chose, au-delà même des espérances de la recherche.

On sait que la grande découverte naît souvent, voire électivement, d'une impasse.

Cela donne sa dimension de hasard (*Tuchè*) à la recherche : l'essentiel est de tomber sur quelque chose de neuf – à quoi le chercheur, en ces moments rares, peut répondre par l'eurêka, à traduire peut-être plus justement par : « l'objet m'a trouvé » !

On ne cherche donc pour de bon qu'en aveugle – quoique non « à l'aveuglette », ce que permet la « méthode ». À condition de ne pas s'assimiler à ce « méthodologisme » qui consiste à essayer sans cesse ses lunettes au point d'oublier de « voir dedans ». Un « programme de recherche » consiste à mettre le cap sur un improgrammable objet.

Le *réel* est le principe de dé-programmation chronique, qui fait de la recherche une aventure et du chercheur un « aventurier ».

Mais la langue insiste, et il faut l'écouter : il y a re-cherche. Re-chercher, c'est chercher à nouveau – ce qui introduit l'idée de répétition. Point de recherche sans soin et persévérance et même sans « récédive ». Il y a quelque chose de rageur, voire de « criminel » chez le chercheur invétéré, qui le pousse à revenir sans cesse vers le même lieu, sur lequel il « cogite » et où il va peut-être « tuer » une vérité acquise. Il faut sans cesse « remettre ça », ce qui ouvre l'étrange temporalité de la recherche, entre continuité et discontinuité, reprise et rupture. Le « chercheur » ne trouve pas par hasard ni une seule fois, ni un beau jour – bien qu'il y ait en effet des « beaux jours » pour la recherche et que l'eurêka archimédien ou le jour de révélation champollionesque<sup>6</sup> continuent à soutenir assez activement le fantasme du chercheur. Ces jours de bonheur où l'objet a l'heur de se donner et où culmine la jouissance du chercheur ne sauraient obnubiler les moments de « battue » sans gibier, qui en font le quotidien : le chercheur est alors le sujet de la patience, celui qui accepte de ne pas trouver... Aptitude à la frustration de la « grande découverte », endurance à ce que la vérité se refuse ou « lui pose un lapin ».

### « À QUOI BON CHERCHER ? »

Le désir du chercheur se reconnaît au fait que l'espoir se reforme sans cesse par la remise en chantier. Telle est la libido du « laboratoire de recherche ». *Recherchier*, c'est, apprend le Dictionnaire étymologique, « parcourir en

---

6. P.-L. Assoun, « Le trauma à lettre. Champollion ou la jouissance analphabète », in *Écriture de soi et trauma*, sous la direction de Jean-François Chiantaretto, 1998, pp. 25-40.

cherchant ». La recherche balise donc un champ en cherchant à le « balayer », du regard et du savoir. Que le terme originaire soit homophoniquement excrémental ne nous surprendra pas, puisqu'avec le « rechercher », on touche au faire – par l'*acte* de recherche – et au déchet – par l'*objet* de la recherche –, ce que le savant appelle plus noblement mais non sans délectation, à l'instar du professeur Tournesol, « le fruit de ma recherche ». C'est en effet de *fructitio* qu'il s'agit.

La recherche suppose donc cette intuition spatiale, qui a produit cette notion de « champ », dont l'usage galvaudé ne doit pas nous dissuader de le ressaisir. Le *champ* de recherche, c'est, en première approximation celui que l'on parcourt parce qu'on devine que l'objet (perdu) s'y trouve. Le *temps* de la recherche, c'est celui qu'il faut pour parcourir ce champ-là. L'*objet* est du côté de la « représentation-but », celle qui polarise la vie représentationnelle du chercheur sans la finaliser<sup>7</sup>. Et, fût-il « introuvable » – ne reculons pas devant le paradoxe qui nourrit le désir du chercheur –, il ne l'en chercherait que plus ardemment. On sait le propos de Lessing déclarant avec provocation qu'il laisse volontiers ouverte sa main contenant « la vérité », la laissant échapper, refermant celle qui recèle « l'amour de la vérité ».

## L'ODYSSÉE DE L'OBJET : LA MÉTHODE

Le vrai chercheur est donc foncièrement « désordonné » (au-delà de son idiosyncrasie empirique), il se reconnaît même à quelque chose d'« égaré », puisque, s'il n'avait rien perdu, pourquoi chercherait-il, et si tout était en ordre, pourquoi déclencherait-il son « ordre de marche » ? La recherche commence par un certain « dérangement ». Tel est le chercheur qu'il nous donne, tel un savant Cosinus qui en est une figure symptomatique, l'impression d'avoir égaré quelque chose, qui se demande où il a bien pu le mettre et forge à bâtons rompus une méthode, qui n'est autre qu'une stratégie pour le retrouver ou plutôt pour identifier ce qu'il a perdu ou même pour déterminer si cet objet-cible existe bien. Peut-on dire si Christophe Colomb a « découvert » l'Amérique ou l'a inventée, dès lors qu'il l'a identifiée ? Là s'ouvre l'étrange odyssee de la recherche, qui ne s'aborde qu'en termes dignes de La Palisse : l'objet n'est pas là, sinon on ne le chercherait pas. Mais, en écho à la parabole évangélique, comment chercherait-on l'Objet, si l'on ne l'avait déjà en quelque façon trouvé ? Et en effet, peut-être la méthodologie n'est-elle qu'un protocole sophistiqué pour se faire excuser d'avoir trouvé, selon la formule de Picasso revendiquée ensuite par Lacan. Par ailleurs, le chercheur ne cherche pas son objet perdu n'importe où, dans le vaste monde : ce serait chercher une aiguille dans la botte de foin

---

7. P.-L. Assoun, « L'Imaginaire métapsychologique : théorie et fantasme chez Freud », in *Texte*, n° 17/18, Éditions Trintexte, Trinity College, Toronto, Canada, 1995, pp. 217-232.

cosmique. On sait au contraire que c'est à partir du moment où l'unité du Cosmos a été déconstruite et inscrite dans l'infini que le découpage scientifique de l'univers est devenu possible et nécessaire. La science s'appuie en ce sens sur un « acosmisme ».

## LA RECHERCHE DANS LE CHAMP FREUDIEN

Freud n'a jamais eu la moindre hésitation à situer la psychanalyse dans le champ de la science, la démarquant impérativement et définitivement de la *Weltanschauung* ou « vision du monde », construction intellectuelle où tout trouve sa place harmonieuse<sup>8</sup>. La « vision du monde » a toujours déjà trouvé, en quoi elle est la négation même de la « trouvaille » de recherche qu'elle rend superflue. Celle-ci se nourrit de cette dys-harmonie et de cette « incomplétude », allergique à la vision du monde. Le mouvement de recherche délimite le champ dans lequel l'objet devrait se trouver. Mieux : le champ est l'aire de repérage de l'objet. On peut appeler *objet* de la recherche ce que le *champ* désigne comme tel.

Ce champ ne peut être, il n'est pas superflu de le rappeler, que celui de la science et si l'on veut de la « *Weltanschauung* scientifique ». D'autre part, cela requiert la clôture disciplinaire – sans laquelle la maison du chercheur serait ouverte « à tous vents ». C'est là que se produisent les problématisations.

Ainsi va le chercheur, cherchant en parcourant au moyen de cette « boussole ». Il ne court pas dans tous les sens, il par-court, sachant que l'objet se trouve dans les parages. Les parages sont non seulement les entours de l'objet, son espace de proximité, mais, étymologiquement, le lieu de station, où s'arrêter – comme dans le jeu d'enfant où l'exclamation « tu brûles ! » indique que l'on est tout près de l'objet, brûlant en effet, de sa recherche<sup>9</sup>.

Corrélativement, la recherche psycho-analytique fait de l'« unilatéralité » (*Einseitigkeit*) un impératif<sup>10</sup>. La référence au (psycho)sexuel est inscrite dans cette « unilatéralité » : entendons que c'est le côté partiel sans lequel aucune réalité n'est appréhendable. C'est aussi pourquoi il n'est pas de contresens plus dirimant que d'assimiler la psychanalyse à une *Weltanschauung* « pansexualiste ». Freud ne soutient à aucun moment que tout se réduit au sexuel (ce n'est qu'un effet répandu de la confusion d'un lecteur habitué à ce qu'on lui vende de la « vision du monde ») : il désigne le sexuel comme ce qui détotalise le Savoir – épine plantée dans toute totalisation de savoir, ce qui en fait une « clé », moins pour tout comprendre que pour déverrouiller tous les savoirs clos, de

8. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Cf. P.-L. Assoun, *Le Freudisme*, P.U.F., Quadriga.

9. T. Reik, *Le Masochisme* et notre commentaire, in *Leçons psychanalytiques sur le masochisme*, Anthropos/Economica, 2003.

10. S. Freud, *Une difficulté de la psychanalyse*, G.W. XII, p. 5.

méconnaître cette dimension insue. C'est donc comme science des *refuse* qu'elle excelle, sur le modèle d'une « esthétique du détail » démarquée de Morelli<sup>11</sup>. La jouissance du « chercheur en psychanalyse » est à chercher de ce côté d'un regard non pas embrassant, mais qui repère le point oublié du tableau, scrutation qui redéploie somptueusement l'ensemble...

C'est ce principe de dé-totalisation qui donne la loi du champ freudien.

Pour ce qui est du champ de la recherche psychanalytique, Freud est indépassable, ni plus ni moins que comme celui qui a fixé les bornes du parcours. La référence à Freud n'est pas argument d'autorité, sinon au titre du réel qu'il exige de penser. Le référent freudien donne *la loi du champ* et *l'ordre de marche du parcours*. C'est par là que se présente la prétention d'universalité du savoir freudien : car l'inconscient se définit comme ce qui, de manquer partout, fournit la loi du tout.

L'« être-freudien » n'est pas ici profession de foi<sup>12</sup>, mais référence à la loi opérative du champ. Là se dégage la dimension de la *Forschung* – terme le plus idiosyncrasique pour définir la recherche. *Erforschen*, c'est investiguer de façon à obtenir des connaissances, à apprendre. C'est à partir de là organiser une « enquête » (*Untersuchung*). Le chercheur en psychanalyse est un investigateur-enquêteur et Freud aura créé une prodigieuse « agence de recherche », dès lors qu'il a dégagé « l'hypothèse de l'inconscient ». Hypothèse qui vient rompre avec toute métaphysique et même psychologie de l'Inconscient et requiert une théorie inédite, nommée « métapsychologie »<sup>13</sup>. On comprend ainsi la fameuse confession freudienne qui pourrait bien situer le lieu différentiel de la recherche en psychanalyse : « Je ne suis pas un véritable homme de science ni un expérimentateur, ni un penseur, je ne suis qu'un conquistador, un explorateur<sup>14</sup> ». La recherche en psychanalyse suppose assurément une forme d'« expérimentation » – sauf à déterminer laquelle –, elle comporte une pensée – d'une tenue même exceptionnelle, baptisée « métapsychologie ».

En 1900, Freud a renoncé à ses prétentions d'expérimentateur, du temps où il cherchait à démontrer expérimentalement les effets thérapeutiques de la cocaïne. Mais le moment de vérité de cet effort clinico-métapsychologique, où tout se décide, ne relève ni de la démonstration expérimentale, ni de la conclusion spéculative, mais bien de la mise à jour d'un réel : « Généralement, on ne reconnaît de valeur à ces gens (les conquistadores) que s'ils ont réussi, s'ils ont réellement découvert quelque chose : sinon, on les écarte ». La recherche

11. S. Freud, *Le Moïse de Michel Ange*, sect. II, G.W. X, p. 185.

12. P.-L. Assoun, « Comment ne pas être freudien ? », in « Être freudien aujourd'hui », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 17, Georg Editeur, Genève, 2001, pp. 97-112.

13. P.-L. Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, P.U.F., Quadrige, 1993. *La Métapsychologie*, P.U.F., Que sais-je ?, 2000.

14. S. Freud, Lettre à Wilhelm Fliess du 1<sup>er</sup> février 1900, in P.-L. Assoun, *Psychanalyse*, Presses Universitaires de France, Premier cycle, 1997, Livre I, « Heuristique. La découverte freudienne et sa généalogie », p. 97 sq.

en psychanalyse n'est donc ni question d'empirie ni d'intelligence. Ni une débauche d'intelligence, ni un prodigieux remue-ménage de faits n'aboutissent à la mise à jour d'un réel – d'une (petite ou grande) découverte – : cela ne « vaut pas un clou », mesuré à l'aune du progrès de la recherche. Qu'on se rassure : cela ne permet pas moins de prendre date pour une future « découverte », l'essentiel étant de faire la part de l'établissement des faits, de la pensée mobilisée... et de la « découverte ».

## LA RECHERCHE JANUS

Relisons de cet œil la prodigieuse formule d'où nous sommes partis, par où Freud signe sa mouture de chercheur, quand il rappelle, dès l'orée de sa recherche – alors qu'il est occupé aux effets thérapeutiques de la cocaïne – que « le tempérament de chercheur (*das Temperament des Forschers*) a besoin de deux qualités fondamentales (*Grundeigenschaften*) : sanguin dans l'essai, critique dans le travail ».

Celle-ci nous amène à penser en torsade ces deux énoncés.

Selon le premier mouvement, il faut être « sanguin (*sanguinisch*) dans l'essai » (*beim Versuch*). On aurait tort de traduire *Versuch* par « recherche »<sup>15</sup>. Il s'agit bien de l'« essai », avec sa double connotation, de tentative et de mise à l'épreuve, ce qui suppose une forme d'expérimentation. Essayer, c'est commencer quelque chose pour voir si c'est possible et par extension mener jusqu'au bout une action ou procédure probatoire. Point d'initium de la recherche sans l'envie d'« essayer », de se mettre à faire exister quelque chose qui n'existait pas jusqu'à ce que l'on (le chercheur) s'en mêle.

Le tempérament « sanguin », dans la caractérologie, se reconnaît à la rougeur du visage et à l'emportement. Le tempérament flegmatique et lymphatique est donc, suggère Freud, incompatible avec la recherche, dans la mesure où il fuit l'essai qui vient déstabiliser le *statu quo* et introduire une dangereuse « virtualité » dans son monde identitaire compact. Au-delà du rappel qu'« il faut de la passion dans la recherche », qui n'est pas loin de la platitude, il s'agit de rappeler très précisément que la recherche tient au *Trieb*, à la pulsion.

Le « sanguin » est porté à l'« essai », comme à l'excès, dans la mesure où « le sang lui monte à la tête ». Il faut, à l'instar de Bernard Palissy, savoir « brûler les meubles », sinon faire couler le sang. C'est ce qui chez le métapsychologue fonde le mouvement du *Phantasieren*<sup>16</sup>, qui consiste à aller au-delà (*meta*) de l'état de fait, en véritable « conquistador ». N'oublions pas que « l'inconscient »

15. A. de Mijolla, « Freud et la recherche psychanalytique », in *Freud. Fragments d'une histoire*, Presses Universitaires de France, 2003, p. 161 sq.

16. P.-L. Assoun, *L'Entendement freudien, Logos et Anankè*, Gallimard, 1984.



est l'Objet méta-psychologique et qu'il pousse à ce titre à une trans-gression du savoir « psychologique ».

Si la théorie en psychanalyse ne peut s'autoriser que du « matériel » (*das Material*), clinique, il y a aussi un moment où, face à une opacité du matériel, il faut, à l'instar du Méphistophélès de *Faust*, « appeler la sorcière à la rescousse »<sup>17</sup>. Seulement, le « sanguin » va directement « dans le mur », s'il n'assortit pas le rut de l'« essai » au sang-froid de la critique, lors du travail (*bei der Arbeit*). La recherche inclut donc la séquence complète, celle qui va de l'essai au travail : le chercheur est un « essayeur » impénitent, mais aussi un « travailleur ». Il joint l'audace au labeur. Sans travail, c'est un dilettante ou un « original » au sens douteux du terme ; sans audace, ce n'est qu'un tâcheron.

Point de chercheur vrai sans cette disposition à céder au premier mouvement, car où irait-il chercher ce mouvement hors de la notion pulsionnelle (*Triebregung*) ? Mais tel est le véritable chercheur que son sens critique se rétablit au cours du travail – ce qui coupe sa rationalité de la *Schwärmerei* : l'enthousiasme de la recherche n'est pas celui de la « mystique ». Tel est en tout cas le chercheur freudien, qui nous intéresse en ce qu'il livre le modèle heuristique de la recherche en psychanalyse : un sanguin, un animal pulsionnel comportant l'autocritique, cocktail savamment dosé d'« audace » et de « ténacité ». Il ne s'agit pas d'un simple « temps de réflexion » ou de pondération, mais d'une dialectique intime de la subjectivité heuristique.

Point de recherche sans *Trieb*, ce mouvement de poussée pulsionnelle ; pas de recherche non plus sans ce retour sur soi du *Trieb*. De *Versuch* à *Untersuchung*, on retrouve donc cette racine commune – *suchen*, chercher, mais, à bien l'entendre, *unter* introduit au fond la dimension intersubjective. On voit l'équation : *Untersuchung* = *Versuch* + *Arbeit* (recherche = essai + travail).

En épreuve métapsychologique, cela noue le « moi » du chercheur, entre le ça (sanguin) et le surmoi (critique) : c'est dire qu'il n'y a pas de « personnalité » du chercheur, mais une synthèse active et précaire entre ces deux mouvements.

Point de recherche donc sans la pulsion de savoir que comporte cette motion et sa jouissance ; mais point de chercheur, dans le champ de la science, sans cet autre mouvement qui vient contrer, voire contrarier la jouissance. Il ne s'agit pas seulement de corriger ou de contrôler l'emportement, de passer sagement par « le temps de la réflexion », mais d'introduire une réflexivité au cœur et au vif de la pulsion de savoir. Sans cette pulsation du *Fort*, qui éloigne sans garantie de retour et ce *Da*, qui ramène à soi, dont « l'enfant à la bobine » figure l'inoubliable cinétique<sup>18</sup>, il n'y aurait pas de dialectique de la recherche.

C'est ce qui spécifie la recherche, retour de la pulsion de savoir sur son propre mouvement et « re-fente » du *sujet de la recherche*. La critique n'est pas un simple frein : elle a au fond la violence de la pulsion de savoir, mais retournée sur elle-même, espèce de réflexivité pulsionnelle.

17. S. Freud, *L'Analyse finie et l'analyse infinie*, G.W. XVI.

18. S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, ch. II, G.W. XIII, pp. 11-12.

## L'INFANTILISME DU CHERCHEUR

Revenons à l'origine même de la « vocation » de recherche.

Qu'est-ce qui pousse originairement à la recherche « l'enfant des hommes » (le *Menschenkind* dont parle Freud) ? La recherche est foncièrement « désir de neuf » (*Neugierde*), qui peut se dire aussi bien « curiosité ». C'est en effet la *curiositas* qui pousse à l'« essai » du neuf.

Le « rechercher » s'enracine dans l'infantile. La dialectique œdipienne comprend un moment heuristique essentiel. On peut même dire que Freud a toujours plus mis l'accent sur l'être de chercheur du « petit Œdipe ». Et pour une raison essentielle : le sexuel ne s'atteint qu'au bout de la *Sexualforschung*, soit de « la recherche en sexuel ». Revoilà la *Forschung* : quant au terme *Sexual*, c'est, on le sait, la forme adjectivée du « sexuel ». Mais Freud en a fait une véritable dimension, indiquée par l'ambiguïté signifiante : la *Sexualtheorie* peut désigner aussi bien la théorie sur le sexuel infantile – produite électivement par la psychanalyse et la théorie élaborée par l'enfant sur le sexuel<sup>19</sup>.

Il importe de souligner avec Freud que la différence sexuelle ne pose pas d'emblée problème à l'enfant : l'existence de deux sexes et le partage du monde corrélatif sont des évidences, à l'instar du couple parental. Pour qu'il y ait recherche ou enquête sur le sexuel, il faut qu'une question se soit dessinée : « d'où viennent les enfants », ces *nouveaux* venus ? Plus « corsée », se dessine la question du sexuel dans le couple parental même, énigme du désir de l'autre. Cela renvoie enfin à ce qui divise intimement le sexuel, soit la « castration ».

Telles sont les « théories sexuelles infantiles » qu'elles sont élaborées sur le sexuel... au moyen du sexuel. Quand l'enfant s'interroge sur l'origine des enfants, la différence des sexes et le coït parental, c'est à l'aide de la matérialité même de son vécu pulsionnel – ce que l'on désigne comme « sexualité infantile » – qu'il élabore sa théorie du sexuel. Ce rappel d'un élément bien exploré mérite d'être réentendu en toute sa portée pour ce qui est de la recherche en sa condition inconsciente.

La problématique de recherche originaire porte sur le sujet sexuel – c'est en quelque sorte le thème paradigmatique, l'absolu concret de la recherche. C'est là que se forge la « pulsion de savoir » (*Wisstrieb*) comme « pulsion du chercheur » (*Forschertrieb*). L'enfant est indéniablement l'*Urtheoretiker*, le théoricien d'origine. Et tout théoricien – à commencer par le créateur de la psychanalyse – trahit ce caractère d'enfant savant, d'immaturation surcompensée, mais jamais abandonnée. Sans ce « besoin de causalité » arc-bouté sur les « grands problèmes de la science et de la vie »<sup>20</sup>, le chercheur faustien ne serait qu'un savant Cosinus, chez qui la pulsion de savoir tourne au ridicule, de méconnaître le vrai *Trieb* de sa passion. Rappelons qu'aux yeux de Freud,

19. P.-L. Assoun, « Le savoir de l'enfant. De l'énigme sexuelle à la passion de la recherche », in « L'enfant et les savoirs », *La Lettre du GRAPE*, n° 27, Érès, mars 1997, pp. 15-34.

20. S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, ch. VI, G.W. XIII, p. 64.

ce qui a manqué à Breuer pour découvrir la psychanalyse, ce n'est ni plus ni moins que cela, « un rien de faustien »<sup>21</sup>, mais sans ce « rien », le chercheur n'en est pas un, ou du moins ne sera-t-il jamais un « découvreur ».

La référence à Faust peut sembler ajouter une note de romantisme, voire d'exotisme à la sobre démarche scientifique : en fait, elle signifie que le savoir analytique touche à la vérité. Non la Vérité, jamais démasquée et dont seul un discours paranoïaque est possible, mais cette vérité « cause du symptôme », celle dont le sujet de l'inconscient est partie prenante.

On peut le mesurer *a contrario*, à partir d'une position subjective qui ignore totalement la passion de recherche. Cette position existe : l'indifférence à la recherche s'accommode de l'idée que le rapport à la réalité est non problématique, ou que, si l'origine des choses est cachée, elle peut bien le demeurer. Voici somme toute une position « adulte » solide, dont on aura compris qu'elle côtoie la « débilité ».

## LA SOLITUDE DU CHERCHEUR DE FOND

Ce retour à l'origine de la recherche permet de comprendre la conjoncture de la recherche authentique. Elle n'est pas *ab origine* construite sur un besoin abstrait de causalité, mais sur un objet intrinsèquement problématique, soit le « sexuel ».

Cette recherche est donc éminemment solitaire : « La recherche sexuelle de ces premières années d'enfance précoce reste toujours pratiquée solitairement<sup>22</sup> ». Pas moyen d'autogérer cette passion-là, puisque c'est *la* question qui se joue de soi à soi. Cela marque de solitude (*Einsamkeit*) tout effort de recherche authentique. Le chercheur est un homme (une femme) seul(e), dans la mesure où il se replace dans la condition solitaire de l'enfant-chercheur.

C'est un effort et un plaisir solitaires. C'est ce qui fait la solitude du « chercheur de fond »... Tel est le chercheur qu'il doit savoir traverser et expérimenter cette solitude qui le ramène à sa condition primaire.

Cet écart primitif entre le besoin et les moyens de comprendre – qui constitue le statut infantile de la connaissance – laisse une trace sur le chercheur jusqu'à la mort en quelque sorte. Cela se marque par un écart chronique entre le désir de savoir et les résultats : c'est même à la fois ce qui nourrit la recherche et menace chroniquement de théoriser au-delà du réel – ce qui expose à faire rechuter dans la « construction intellectuelle ».

Comment donc, sans dénier cette « maladie infantile » de toute théorie, la concilier avec l'exigence de théoriser, sur cet objet du réel inconscient ?

21. S. Freud, lettre à Stefan Zweig de 1932.

22. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, G.W.V, p. 97.

Freud produit là-dessus une magnifique mise au point, à l'époque même où, avec la complicité de Ferenczi, la spéculation menace de s'emballer chez lui<sup>23</sup> : « J'estime que l'on ne doit pas faire de théories – elles doivent tomber à l'improviste dans votre maison, comme des hôtes qu'on n'avait pas invités, alors qu'on est occupé à l'examen des détails...<sup>24</sup> ».

Le chercheur clinicien véritable n'est donc pas « un faiseur de théories », ce n'est pas non plus un non théoricien – comme l'accréditent ceux qui érigent en objectivité empirique et idéal de « non conceptualisation » leur impuissance à penser et font de l'ineffable clinique une posture supérieure (force est de constater que c'est parmi eux que l'on retrouve non fortuitement les contempteurs d'une psychanalyse à l'Université). Alors ? L'essentiel est dit ici : le chercheur est celui qui se confronte à la nécessité matérielle de théoriser en plein travail d'examen des « détails », soit sur le réel clinique, quand les questions le saisissent « à l'improviste », comme un reste d'enfant « mal élevé »... Mais c'est cette référence au réel qui permet de désactiver ce qui, du *Trieb* infantile de recherche, tend à s'emballer.

## LA RECHERCHE EN PSYCHANALYSE ET SA CONJONCTURE UNIVERSITAIRE

Cela, c'est donc le cœur de la recherche, notamment « en psychanalyse ». Que se passe-t-il lorsque cette question structurale s'inscrit dans la *conjoncture universitaire* ? Nous pouvons à partir de là poser la question de la recherche psychanalytique à l'Université en sa vraie dimension, non « conventionnelle ».

Le chercheur, on l'a vu en sondant sa condition originaire, est un animal solitaire, mais doté d'un surmoi qu'il régule au moyen de la communauté de recherche. D'où la contradiction féconde de l'« équipe » dite « de recherche ». Contradiction dans les termes, à bien y réfléchir — car comment l'objet serait-il co-gérable, si le chercheur n'est au sens le plus littéral qu'un *self made man* ? C'est précisément à l'équipe de recherche à faire la preuve par la pratique — si elle n'est pas une simple cohabitation de chercheurs, mais un groupe pour qui l'objet (le fruit-déchet évoqué) fructifie. (On reconnaît à cela l'équipe de recherche digne de ce nom qui n'est pas un syndicat d'intérêts, mais un groupe un « nœud » (*groppo*) par l'objet (re)cherché).

On relèvera que Freud, dans le texte où il aborde spécifiquement la question<sup>25</sup>, renvoie assez sereinement dos à dos les partisans aveugles et les détracteurs intégraux d'une intégration, en rappelant d'une part l'autonomie de la recherche analytique qui relativise le « besoin en Université » et d'autre part son insertion de plein droit dans *l'universitas literarum et scientiarum*.

23. S. Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, 1915 ; Gallimard, 1986.

24. S. Freud, Lettre à Ferenczi, juillet 1915.

25. S. Freud, *Psychanalyse à l'Université*, 1919.

Autrement dit, selon son créateur, d'une part la psychanalyse peut strictement « faire sans » l'Université ou plus exactement « le psychanalyste peut tout à fait, sans aucun préjudice pour lui-même, se passer de l'Université » ; d'autre part elle y a sa place de plein droit ou encore nulle part ailleurs qu'en ce lieu de socialisation du savoir. C'est qu'elle a des « choses à dire » qui intéressent foncièrement le Savoir : il y a un « intérêt scientifique » de la psychanalyse<sup>26</sup>.

Une façon plus formelle de le dire est que ce qui vient en position clé dans le « discours de l'Université », c'est le savoir, là où c'est l'objet du désir ou du manque dans le « discours de l'analyste<sup>27</sup> ». Pourquoi donc la psychanalyse se positionnerait-elle dans le lieu même de socialisation du savoir ? Qu'a-t-elle à y gagner ou à y perdre, qu'est-ce que l'Université a à y gagner ou perdre – sachant que l'on est assuré, là où l'on n'a rien à perdre, de n'avoir rien à gagner et, là où on ne fait aucun mal, de ne faire aucun « bien » non plus ?

À ne pas poser brutalement ces questions, on entretient le malaise et, pire, les « amphibologies », nocives à la psychanalyse comme à l'Université.

On peut relire les effets tangibles de la problématique fondamentale de la recherche dans sa conjoncture universitaire. L'habitus universitaire est tel qu'il met l'accent sur le « travail », ce qui donne à l'universitaire ce caractère d'homme de la tâche. Il importe ici de ne pas mâcher ses mots : quelque chose de la machine universitaire tend à produire du tâcheron et les efforts de l'*homo academicus* « sentent le collier ».

Il y a à cela des raisons de structure : l'Université s'appuie électivement sur les puissances du texte – ô combien précieuses, quand on sait les effets de fatale désymbolisation d'un rapport à la réalité sans la médiation du texte. Mais précisément le texte induit de la répétition et du « répétiteur » – d'où les effets de ressassement du « piochage » du texte. Seul le rapport au « signifiant maître », qui permet de faire surgir ce à quoi « on n'aurait jamais pensé », d'une part, au réel vivant d'autre part, empêche cet impératif de virer au « tâcheron », celui qui aliène son désir de neuf, sa curiosité, à l'effet compilatoire de la textualité.

Il faut rappeler que l'Université moderne, en son concept humboldtien<sup>28</sup>, est née au début du XIX<sup>e</sup> siècle sous le signe double de la science et de la *Bildung* ou idéal de formation individualisé sous la référence à l'État-Raison.

On trouve sous la plume de Humboldt le principe capital qu'il est intéressant de rappeler à l'idéal technologique : « c'est une particularité des établissements scientifiques supérieurs de traiter la science comme un problème qui n'est pas encore entièrement résolu, et de ne jamais en conséquence abandonner la recherche, alors que le lycée ne s'occupe et n'enseigne que des connaissances

26. S. Freud, *L'intérêt de la psychanalyse*, 1913 ; cf. notre édition critique, Retz, 1981.

27. J. Lacan, *Le Séminaire XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Seuil.

28. W.v. Humboldt, « Sur l'organisation interne et externe des établissements scientifiques supérieurs à Berlin » (1809/1810), in *Philosophies de l'Université. L'idéalisme allemand et la question de l'Université*, Payot, 1979, pp. 321-329.

toutes prêtes et bien établies ». En d'autres termes : maîtres et étudiants, « tous sont là pour la science », mais celle-ci n'est pas « toute faite » et à transmettre : elle se met en question comme telle pour la communauté universitaire – ce qui impose l'unité de la formation et de la recherche comme distinctive de l'enseignement dit « supérieur » (l'acronyme UFR prend ici toute sa portée).

Reste que cette fondation se fait sous la référence au « système », propre à la rationalité de l'idéalisme allemand. D'où son « encyclopédisme » et son « textualisme ». Tout se passe comme si tout était déjà dit, dans le texte, et qu'il suffisait – ce qui est une façon de parler, car tout l'art précieux de l'exégèse savante est ici engagé – de l'en extraire. Il reste dans l'exégèse universitaire une tendance à vouloir *sauver le texte*, entendons à montrer que l'essentiel y est énoncé, fût-ce sur le vif.

On en voit les conséquences pour le savoir freudien.

D'une part, la psychanalyse a sa place dans l'Idée d'Université ainsi formulée, dans la mesure où elle s'installe au cœur de la science comme problème non résolu, donc dans l'esprit fondamental de la recherche. Mais d'autre part, elle place un résidu (colossal) au cœur du « système ». C'est donc un produit à la fois authentique et dissident de cette conception de la recherche en son concept universitaire.

La psychanalyse produit du savoir, c'est un fait – ce qui fonde sa place dans la fabrique et la transmission de savoir universitaire non seulement *de facto*, mais *de jure*. Mais ce savoir, elle l'éprouve sur ce réel hors texte qu'est le symptôme et le savoir qu'il génère ; corrélativement, elle ne sépare pas l'épistémè de la praxis, soit son acte – ce que l'on peut regrouper autour de l'axe transférentiel de l'expérience analytique. Cet acte a ceci de particulier qu'il désappointe tout savoir. Cela confronte à l'*ignorance*.

Non pas l'ignorance, état privatif de savoir, mais l'ignorance comme « passion fondamentale », à laquelle Lacan fait sa place parmi les passions fondamentales, à côté de l'amour et de la haine. Ainsi peut-on distinguer : l'ignorance comme état s'appelle débilite, l'ignorance comme passion a pour nom : recherche.

Assumer le non-savoir de façon à en faire un moteur, c'est ce qui permet d'être sujet à la « surprise » (Reik)<sup>29</sup>.

On remarquera qu'à travers la « conférence » (*Vorlesung*), Freud instaure un dispositif de transmission du savoir déjà acquis, qui revient à un exposé dynamique de la genèse et des attendus de découvertes<sup>30</sup> — preuve que, dans le dispositif freudien, enseignement et recherche sont fonctionnellement liés.

Impossible en effet d'exposer le contenu des hypothèses proposées sans restituer le mouvement de leur mise à jour. L'exposé « dogmatique » et l'exposé « génétique » sont deux faces de la même réalité. Tandis que le premier

29. T. Reik, *Le psychologue surpris*.

30. Cf. notre analyse de la leçon freudienne, in *Le regard et la voix. Leçons de psychanalyse*, Anthropos/Economica, 2001.

« présente ses résultats » et « requiert attention et croyance pour ses présupposés », le second « répète le chemin que le chercheur lui-même a suivi auparavant<sup>31</sup> ».

Revenons à l'initium même de la recherche analytique. Ce qui s'est passé à l'origine, c'est que Freud a trouvé ce qu'il ne cherchait pas. Point de « trouvaille » plus radicale, à bien y regarder. En trouvant, à l'arrière-plan du témoignage de la « scène originaire », l'action d'un fantasme, de nature œdipienne, il a du faire son deuil de ce qu'il cherchait ou aurait voulu trouver. La jouissance du vrai chercheur comporte ce deuil consécutif à la non confirmation : « ça, je n'y aurais jamais pensé ! » C'est d'être débordé par l'objet qu'il en recueille le « plus de jouir ».

Le discours universitaire culmine dans ce que l'on appelle thèse de doctorat – terme dont on est sans doute trop familier pour en entendre la lettre. Il y va du *soutien* d'une thèse, c'est-à-dire d'une *position*, d'une affirmation spécifique par un locuteur, auteur de la thèse.

Cela rompt donc normalement avec tout effet de compilation : quelle thèse suis-je en position de soutenir sur un thème donné ? Voilà qui met l'auteur au pied du mur de son objet. Telle est la question que se pose le « thésard », celui qui le met au pied du mur de son discours – et sans doute de sa curiosité de chercheur, qui fait trou dans le discours existant (quelque soit le périmètre de ce trou).

C'est par là qu'il est jugé « docte », c'est-à-dire qu'il est supposé sorti de l'état d'ignorance, en ayant mobilisé, outre le savoir disponible dont sont pleines les armoires universitaires, sa passion.

Une « thèse en psychanalyse » suppose donc de se confronter à ce fond (thesaurus) de problématiques que le savoir freudien a forgé et légué, en même temps qu'à cette volonté d'affronter le non-savoir.

Pourquoi la tentation compilatoire menace-t-elle donc le chercheur, dès lors qu'il rend compte à l'Alma Mater ? C'est que l'Université se nourrit de la référence à l'Auteur, l'une des versions du Père mort : à preuve le fait qu'un auteur ne devient décentement « commentable » qu'à partir du moment où, passant de vie à trépas, il est digne d'être homologué par le savoir. Il serait hautement préjudiciable que la psychanalyse subisse pareil destin – de « freudologie » coupée du réel que le texte freudien permet justement de penser de façon irremplaçable et selon nous indépassée. Se réassurer des avancées théoriques freudiennes et des ressources de son texte, de fait magistral, ne nous condamne pas à le répéter ou à en tirer de simples thématisations.

Université et psychanalyse œuvrent au carrefour du savoir et de la vérité. Le savoir pris comme propre finalité conduit à faire passer la vérité en position de refoulé : ainsi de l'homme de science qui, comme le dit savoureusement Freud, « fait semblant d'hésiter pour avoir l'air scientifique », sous l'égide de

---

31. S. Freud, *Some Elementary Lessons in psycho-analysis*, 1938, G.W. XVII, p. 141.



« l'exactitude d'apparence » (*Scheinexaktheit*). C'est de cela que la psychanalyse révèle la dérision en réintroduisant la fonction de vérité, dont témoigne le symptôme.

Mais la vérité ne parle pas toute seule (sauf, on l'a dit, dans la paranoïa... ou la *Weltanschauung*) : il lui faut le médium du savoir. C'est en ce point que la psychanalyse peut, travaillant l'Université, travailler à l'Université.

Paul-Laurent ASSOUN  
*Professeur de Psychopathologie*  
*Directeur de l'UFR, directeur du DEA « Anthropologie*  
*psychanalytique et pratiques cliniques du corps »*  
 144 rue Lecourbe  
 75015 Paris

**Paul-Laurent Assoun** – *La recherche freudienne. Petit Discours de la Méthode à l'usage de la recherche en psychanalyse*

**Résumé :** Le retour à la posture freudienne sur la recherche comme acte peut tenir lieu de Petit Discours de la méthode à l'usage de la « recherche en psychanalyse ». Le repérage de la signification pulsionnelle du « rechercher » permet d'insérer le champ et l'objet de la recherche ouverte à partir de « l'hypothèse de l'inconscient » et de la situer dans la conjoncture universitaire, comme discours et rationalité. « Sanguin dans l'essai, critique dans le travail » : tel est le chercheur selon Freud. Cela permet de situer la fonction de la théorie, « s'invitant » en plein travail sur le réel clinique et donnant forme à la « métapsychologie », *work in progress*.

**Mots-clés :** Recherche – (pulsion de) Savoir – Infantile – Vérité – Université.

**Paul-Laurent Assoun** – *Freudian Research. A Discourse on Method for the Use of Research into Psychoanalysis*

**Summary :** The return to the Freudian position on research as an act can be used as a Descartes-like Discourse on Method for the Use of 'Research into Psychoanalysis.' The pinpointing of the drive-based signification of 'researching' allows us to introduce the field and the object of the research from the 'unconscious hypothesis' formulated and to situate it in the setting of Higher Education as both a discourse and a rational form. 'Impassioned in his essays, critical in his work': this is how Freud defines the researcher. This allows us to situate the function of theory, which 'invites' itself into the heart of clinical reality and gives form to 'metapsychology', to work in progress.

**Key-words :** Research – Knowledge (drive) – Infantile – Truth – University.